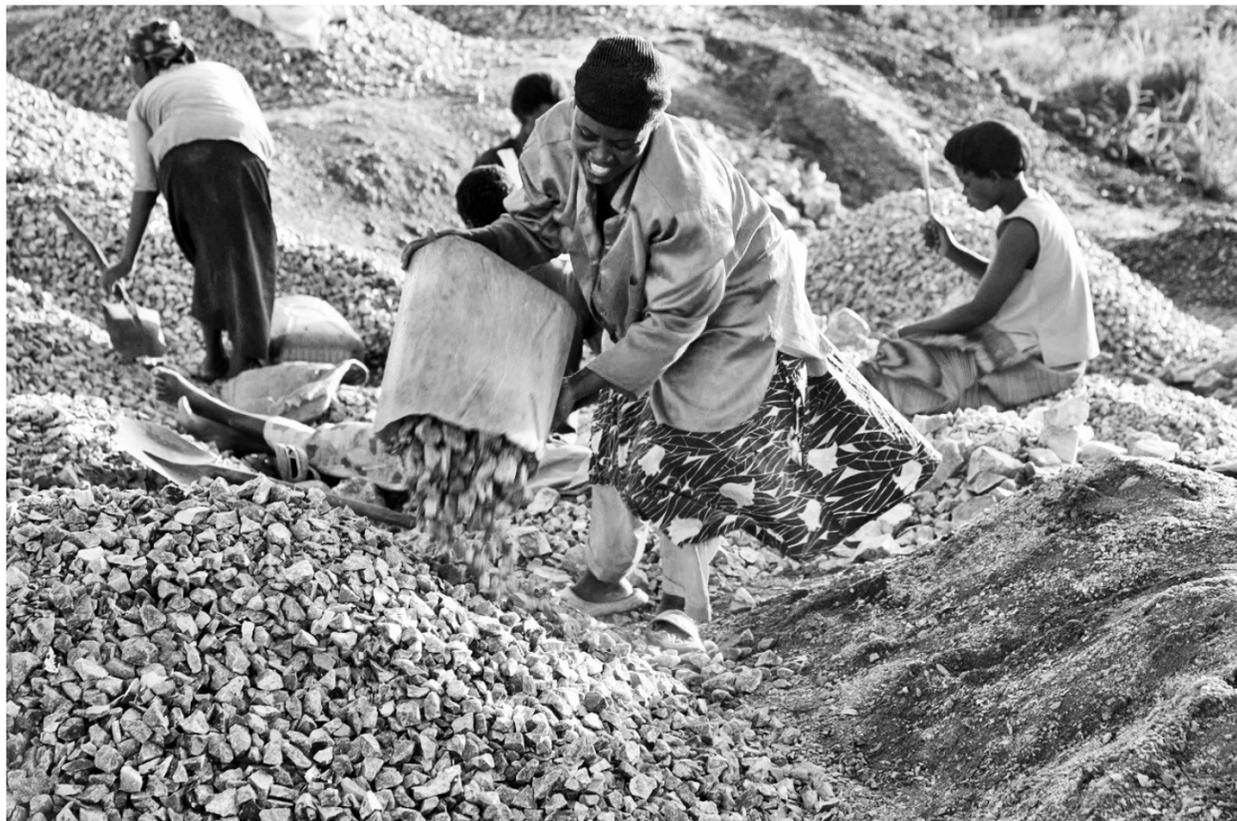


Les violations des droits des femmes dénoncées par Olympe de Gouges et relayées par Emmanuelle Delle Piane dans ses *Voix silencieuses* prendront corps à la Maison Rousseau et littérature jeudi

CITOYENNES VIOLENTÉES



Les atteintes aux droits des femmes et des enfants sont au cœur des deux séries de monologues qui composent *Voix silencieuses*. KEYSTONE

CÉCILE DALLA TORRE

Genève ▶ «La femme a le droit de monter sur l'échafaud; elle doit avoir également celui de monter à la Tribune», énonce Olympe de Gouges dans sa Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne rédigée en 1791. Triste ironie du sort, l'écrivaine et politicienne française mourra guillotinée deux ans après la parution de son texte mémorable. L'autrice de théâtre italo-suisse Emmanuelle Delle Piane (notre portrait du 17 mai 2019) en reprend les dix-sept articles dans autant de monologues pour la scène récemment publiés dans une édition bilingue (*Der Gesunde Menschen Versand*).

Jeudi prochain, *Voix silencieuses* sera présenté sous la forme d'une lecture avec la co-

médienne Nathalie Sabato dans le cadre du festival *Ecrire pour contre avec*, à la Maison Rousseau et littérature (MRL), dédié cette année à la question du genre (lire ci-contre).

Occident patriarcal

Traduit en allemand par Samuel Machto, l'ouvrage dresse d'abord avec «Variations sérieuses» un état des lieux des violences faites aux femmes et aux filles à travers le monde. Une mère fait entendre le drame de l'excision subi par sa fille sous ses yeux complices, ravivant la mutilation qu'elle-même a reçue en héritage, enfant, comme toutes les femmes de son village. Un héritage handicapant à vie qu'elle n'a pu épargner à son héritière. La scène se déroule en «Afrique et clandestinement partout ailleurs». En Mauritanie, l'écrivaine convoque aussi

le rapport mère-fille dans une autre variation. «Gavage des fillettes»: une femme y enjoint son enfant de boire bol de lait après bol de lait, pour devenir «belle et

grasse» afin de se conformer aux diktats masculins en vigueur. Ce kaléidoscope de situations dramatiques ne s'arrête toutefois pas à des descriptions

de rapports hommes-femmes dans des pays lointains perçus par un prisme occidental.

Emmanuelle Delle Piane ne manque pas de pointer du doigt un Occident souvent patriarcal et peu égalitaire. A travers l'ascension professionnelle d'un frère et de sa sœur jumelle, souvent discriminée, le monologue «Disparité des salaires entre hommes et femmes» atteste d'un sexisme bien ancré dans la culture et l'éducation au sein de nos démocraties.

«Petites personnes»

La situation n'est guère meilleure du côté des «Petites personnes», second cycle de monologues de *Voix silencieuses*, autour des sévices dont sont victimes en particulier les enfants. Des tableaux d'autant plus poignants que des droits visant à protéger ces derniers, systématiquement bafoués, sont aussi inscrits dans des conventions internationales.

La série démarre par une histoire à suspense mettant en scène un petit garçon au bec-de-lièvre; sa mère rêve d'un bel avenir loin de l'illettrisme, mais le rêve devient cauchemar, nous plongeant finalement dans les mécanismes pervers du trafic d'organe. Par une économie de mots et de détails, Emmanuelle Delle Piane dépeint ici l'horreur par petites touches, comme dans des tableaux cinématographiques dont l'image marque longtemps.

Plume incisive

Cette fresque d'abus, qui évoque encore le travail forcé ou la si-

tuation des enfants soldats, brosse des réalités crues et connues, qui n'en sont pas moins révoltantes. On pense notamment au récit de Nora, enrôlée dès 9 ans dans un camp militaire d'un pays en guerre, qui finit par apprendre à manier l'arme et viser des cibles humaines bien vivantes.

Emmanuelle Delle Piane dépeint l'horreur par petites touches

Le monde de l'enfance est un univers qu'Emmanuelle Delle Piane a l'habitude de décrire dans ses œuvres théâtrales, souvent destinées au jeune public – créé en 2008 en Suisse romande, *Les Sœurs bonbon* a marqué toute une génération. Autrice d'une quarantaine de pièces, elle vient par ailleurs de publier deux textes pour adultes dans la collection *Théâtres de L'Harmattan*: *Répliques*, sur la précarité du métier de comédien, suivi de *Patch*, douloureux puzzle familial impossible à recoller. Un premier roman, *Grenier 8*, paru aux Editions Livreo Alphil, marque aussi l'actualité de cette autrice discrète à la plume incisive et engagée. I

Jeudi 12 janvier à 19h, lecture de *Voix silencieuses*, suivie d'une rencontre avec Emmanuelle Delle Piane, animée par Daniel Rothenbühler, Maison Rousseau et littérature, Genève. www.m-r-l.ch

FESTIVAL DES IDENTITÉS FLUIDES À LA MAISON ROUSSEAU ET LITTÉRATURE

A Genève, la Maison Rousseau et littérature (MRL) se fait pluridisciplinaire pour la prochaine édition de son festival *Ecrire pour contre avec*, qui s'intéresse du 12 au 15 janvier au concept du genre en convoquant la littérature, mais aussi la musique, l'histoire et la sociologie.

Après la lecture d'Emmanuelle Delle Piane jeudi et un dialogue vendredi 13 avec Fanny Vaucher et Eric Burnand autour de leur bande dessinée *Le Siècle de Jeanne*, place à une rencontre qui s'annonce captivante sur les femmes violentes: quelles formes prend cette violence impensée, souvent ignorée par les sciences sociales, et comment en parler?

C'est ce dont débattront samedi 14 janvier Coline Cardi, sociologue du genre et autrice de *Penser la violence des femmes*, et l'écrivain Sébastien Ménéstrier.

On se demandera ensuite avec Catherine Larrière et Valérie Cossy comment lire Rousseau à l'heure de l'écoféminisme: spécialistes des questions de genre, les deux chercheuses montreront une facette plus nuancée de celui qu'on perçoit volontiers comme misogynne. Suivra une lecture-performance en musique de X Schneeberger, drag-queen et lauréat d'un Prix suisse de littérature 2021 pour *Neon Pink & Blue*, texte polyphonique qui s'interroge sur l'identité queer. Paru chez Pau-

lette Editrice, *Quelques fleurs / Some flowers* de Romy Colombe K. porte quant à lui le message poétique d'une génération qui questionne la violence des normes et s'engage pour une vision diversifiée des genres; le recueil sera mis en musique samedi soir par Alma Catin.

Dimanche 15 janvier, un Forum invite les adolescent·es à réfléchir à l'identité, aux minorités et à la vulnérabilité, avant la projection de *Sous la peau*, présenté par Robin Harsch: le cinéaste a suivi pendant deux ans trois jeunes trans aux prises avec les questions de genre. APD

Du 12 au 15 janvier, programme: www.m-r-l.ch

Les coups au fond des fermes

Roman ▶ Samedi 10 juin 1967, vallée de la Sautoire, dans le Cantal rural. Elle a tout juste la trentaine et habite avec son époux et leurs trois enfants, petits, dans une ferme isolée. Depuis huit ans qu'ils sont mariés, elle vit dans la peur. Il cogne, le ventre, les jambes, il est toujours en colère. Elle ne dit rien à personne. «Pour se calmer et tenir, il faut faire. Faire des choses.» Elle s'occupe du linge, de la cuisine. Ce dimanche, ils descendront à Fridières déjeuner chez ses parents. «Elle voudrait être contente, on sera chez elle, de son côté, on pourra rire et parler fort, il n'aura pas le dessus.» Mais au fond, impossible d'être une famille comme les autres, qui mène une vie normale, et la nuit rampe sous la lumière de juin.

C'est dans une langue sobre et limpide, puissante par son économie de moyens, que Marie-Hélène Lafon pose le décor et les protagonistes de son dernier roman, *Les Sources*. Celle qui n'est jamais nommée est au cœur de la première partie du récit, poursuivi ensuite du point de vue du mari puis, brièvement, de la plus jeune des filles

qui revient sur les lieux en octobre 2021. Une fresque familiale sur un demi-siècle s'esquisse ainsi au fil de ces trois fragments elliptiques, qui disent la violence sans porter de jugement et montrent au passage l'évolution des campagnes.

Avec un mélange unique de délicatesse et d'âpreté, l'autrice d'*Histoire du fils*, Prix Renaudot 2020, décrit les corps, la fatigue des jours, les soucis de la ferme, revenant une nouvelle fois sur les terres de son enfance, ce Cantal austère et splendide qu'elle réinvente sans cesse, avec ses personnages taiseux forgés par les gestes de la terre. Un retour aux «sources», donc, les siennes, où elle aborde pour la première fois la violence des hommes dominant cette contrée isolée, propice aux abus qui d'habitude restent tus. Et si tous les romans de celle qui est professeur de lettres classiques à Paris sont des fictions, «en imaginant ce qui aurait pu avoir lieu, l'autrice se libère du passé», indique l'éditeur.

ANNE PITTELOUD

Marie-Hélène Lafon, *Les Sources*, Ed. Buchet Chastel, 2023, 128 pp.

Noëmi Lerch, un art de l'épure

Roman ▶ Dans son premier roman, *La Paysanne*, Noëmi Lerch mettait en scène une jeune femme qui se consolait d'une rupture amoureuse en aidant une paysanne dans une ferme des Grisons. Un récit tissé de silences et de fantômes, lauréat du prix de la relève Terra Nova (Ed. d'En bas, lire *Le Courrier* du 12 juin 2020). Le regard sur la nature et les animaux y était central, comme il est au cœur du quotidien de la jeune autrice allemande qui s'est installée au Tessin, où elle est bergère. On retrouve aujourd'hui son écriture elliptique dans *Grit*, son deuxième roman – le troisième, *Willkommen im Tal des Tränen*, a reçu un Prix suisse de littérature en 2020.

Grit, c'est le prénom de la mère vieillissante d'Iwa et de Wanda. Elle vit avec cette dernière et ses deux enfants dans une modeste maison plantée au milieu d'une plaine aride. Les hommes sont lointains, gardent les troupeaux, reviennent parfois. Grit a longtemps privilégié sa carrière – était-elle écrivaine? – mais est revenue. Petite dans son manteau d'officier, elle fume la pipe, regarde par

la fenêtre, s'occupe un peu des enfants, sous le regard de Wanda. Et les souvenirs affluent.

«Wanda, dit Grit sans se retourner. Et après une éternité: tu entends aussi les poules chanter? Les poules sont mes premiers fax. Elles réceptionnent les lettres de nos ancêtres et les traduisent dans la langue des animaux. Quelque chose tombe à terre dans la cour, devant la maison.» Et cette maison, qui abrite trois générations, de se faire le lieu d'une chorégraphie épurée. Avec délicatesse et pudeur, en phrases brèves, Noëmi Lerch dit ainsi les silences et les gestes du quotidien qui tiennent à distance le malheur, dans un fragile équilibre. Les êtres sont vulnérables, prêts à l'amour comme à la fermeture, en quête de liens qui seraient tissés de confiance. A l'image du titre, lapidaire et sibyllin, la romancière excelle dans l'art de la suggestion et son court récit est un précipité, dense et poétique, où beaucoup affleure et se devine. APD

Noëmi Lerch, *Grit*, traduit de l'allemand par Yann Stutzig, Ed. d'En bas, 2022, 82 pp.